

JEAN MEYER : PLACE AU THÉÂTRE
(Paris : Éd. de Fallois, 1991, 273 p., 120 F)

par Jean CLAUDE

« Place au théâtre », dit le régisseur avant la représentation théâtrale, enjoignant chacun, du comédien au machiniste, de regagner son poste. « Place au théâtre », nous dit en écho Jean Meyer qui nous convie à un *vagabondage* — c'est le terme qu'il emploie lui-même — à travers les souvenirs qu'il a gardés d'une expérience de plus de quarante années au service du théâtre comme acteur ou comme metteur en scène. Mené d'un rythme alerte, un rythme dramatique pourrait-on dire, le récit fait alterner fort agréablement les anecdotes vécues, ou observées d'un œil amusé, et les réflexions sur l'art dramatique qui paraissent glisser de l'enthousiasme vers un scepticisme tantôt souriant, tantôt quelque peu amer ou désabusé. Par petites touches, Jean Meyer brosse toute une série de portraits, tantôt bienveillants, souvent vifs et incisifs, parfois caustiques, de ceux qu'il a côtoyés dans son métier : ses maîtres Georges Le Roy et Louis Jouvet, de nombreux comédiens dont Marie Bell, intelligente et ambitieuse, généreuse mais autoritaire, les écrivains qu'il a servis, par exemple Jules Romains, Marcel Achard, Sartre ou Montherlant.

Rien d'étonnant à ce que Jean Meyer s'attarde plus longuement sur les tribulations de la Comédie-Française, sur ses grandeurs et ses servitudes. Il lui a consacré une grande partie de sa carrière, puisqu'il y est entré en 1937 après le Conservatoire, pour ne la quitter qu'en 1959 ; il y a joué deux cents rôles et assuré bon nombre de mises en scène parmi les deux cents qu'il lui a été donné de réaliser. De fait, c'est toute la vie de l'illustre Maison, cette Maison réputée « *ingouvernable* », qui est évoquée : les amitiés et les rivalités entre sociétaires ; la succession, à une cadence parfois rapide, des administrateurs, des plus illustres comme Édouard Bourdet, André Obey ou Pierre Dux aux plus obscurs, des plus capables, Copeau par exemple, bien qu'il n'y ait fait qu'un bref passage, à ceux qui n'entendaient rien au théâtre ; les rapports le plus souvent ombrageux ou conflictuels avec les autorités de tutelle (ah ! la politique quand elle se mêle du culturel ! Ah ! l'apparition du Ministère des Affaires culturelles : « *Affaires et culture ! les mots ne parurent pas d'abord bien accordés.* »).

On sent constamment l'attention que Jean Meyer a portée à ceux qu'il a rencontrés ; ces rencontres, il les a parfois lui-même provoquées, et avec bonheur. Sa curiosité passionnée de bibliophile ne l'a pas conduit uniquement vers les auteurs du passé dont il s'est plu à acquérir les éditions rares, de Molière notamment, sa plus grande, sa plus constante admiration, mais tout autant vers les auteurs dramatiques contemporains. C'est ainsi qu'un jour de 1949 il a découvert dans le *Théâtre complet* de Gide la version théâtrale des *Caves du Vatican*, version établie à partir de celle que Gide avait mise au point en 1933 avec les Bellettrien de Lausanne.

On sait que ces représentations des *Caves du Vatican* à la Comédie-Française ont été pour Gide une ultime aventure qui l'a beaucoup amusé, passionné même : « rien de plus inattendu que cette aventure », note-t-il dans *Ainsi soit-il*, « une des curiosités qui me rattachent encore à la vie ». Cette aventure, il la devait à Jean Meyer qui a apporté à la réalisation de ce spectacle sa compétence et son dévouement. Après l'avoir imposé à l'administrateur Pierre-Aimé Touchard et fait accepter par le comité de lecture, il a conseillé Gide dans les retouches à apporter au texte, il a assuré la mise en scène et joué lui-même avec brio le rôle de Protos. Jean Meyer a gardé de cette collaboration un souvenir attendri et il nous en donne un intéressant témoignage (que les gidiens toujours avides de nouvelles informations sur « leur » auteur trouveront trop bref, mais qui ne pouvait être davantage développé, compte tenu de l'économie de l'ensemble de l'ouvrage), évoquant sa première rencontre avec Gide à Juan-les-Pins, le séjour de travail auprès de l'écrivain à Taormina, l'assiduité aux répétitions de l'auteur, auprès duquel les comédiens devinrent « des élèves studieux et déférents ». Jean Meyer nous apporte confirmation que Gide, malgré l'âge, malgré la fatigue, a pu montrer des ressources insoupçonnées d'énergie et de jeunesse et se comporter en véritable auteur dramatique : « Aucun des auteurs que j'ai eu l'honneur de servir ne fut plus grand, plus naturel, plus courtois, plus dénué d'arrière-pensées, plus dédaigneux de sous-entendus, plus indifférent au climat toujours changeant de la Maison, plus près des comédiens qu'André Gide. »

Cette appréciation rejoint les confidences qu'il avait faites à notre Secrétaire général Henri Heinemann : « Combien Gide se montrait parfaitement naturel en toutes circonstances [...], possédant cette grâce rare de savoir reconnaître ses erreurs quand erreurs il y avait », et que « si Gide n'était pas par vocation un homme de théâtre, il eût pu le devenir ».

« Les universitaires, la chose est connue, n'entendent rien à l'art dramatique », note Jean Meyer en marge d'un souvenir. Qu'il soit

permis à l'un d'eux de dire qu'il a apprécié la ferveur, la passion, dont est nourri son ouvrage, que, par delà les anecdotes, celui-ci invite à la réflexion, parfois à la contradiction, sur l'essence même de l'art dramatique.